

seau, dans un pays, se créait immédiatement des relations avec les hommes instruits qui s'y rencontraient.

Déjà, quelques jours après son arrivée, il avait établi des rapports avec quelques anciennes connaissances ; il en avait fait de nouvelles : il s'était lié avec l'illustre La Tourrette, qu'il appelait un botaniste aussi savant qu'aimable, avec le célèbre abbé Rozier, avec le docteur Gilibert, avec l'abbé de Grangeblanche, qu'il ne plaçait point sur la même ligne que les premiers, puisqu'il était, à son avis, plus zélé pour la science que véritablement instruit. Ensemble, ils firent une excursion à la Grande-Chartreuse en Dauphiné, « et c'était là, écrivait-il encore, une belle et bonne compagnie botaniste. » Cette compagnie, après quelques jours d'étude, revint à Lyon, tandis que lui, il se dirigea sur Grenoble, voulant aller à Chambéry, visiter le tombeau de sa mère (c'est ainsi qu'il appelait M<sup>me</sup> de Warens), pleurer sur sa cendre de lui avoir survécu. Mais, suivant ses propres expressions, il ne put tromper l'œil vigilant de la malveillance, il fut arrêté à la frontière, ne passa point en Savoie comme l'avance la *Biographie universelle* de Michaud ; il revint sur ses pas, et pour se soustraire aux *satellites flagorneurs et fourbes dont on l'entourait*, ayant, depuis quelque temps, quitté le nom de Rousseau pour celui de Renou, il s'établit provisoirement entre Lyon et Grenoble, dans la petite ville de Bourgoin. Le 8 août 1768, il descendit à l'auberge de la *Fontaine d'Or*.

J'ai visité souvent, dans mon enfance, l'asile plus que modeste qu'il avait choisi, la chambre où il habita, où furent crayonnées sur la muraille ces maximes devenues pour lui la source de tant de persécutions ; elles étaient intitulées : « *Sentiments du public sur mon compte, dans les divers états qui le composent* ; la modestie de l'auteur n'est point la vertu qui frappe à leur lecture, on peut en juger par les citations suivantes :